

Le Codex canadensis

Une énigme en images

Sylvain Lumbroso

Numéro 142, été 2020

Codex canadensis : une énigme de la Nouvelle-France

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94460ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

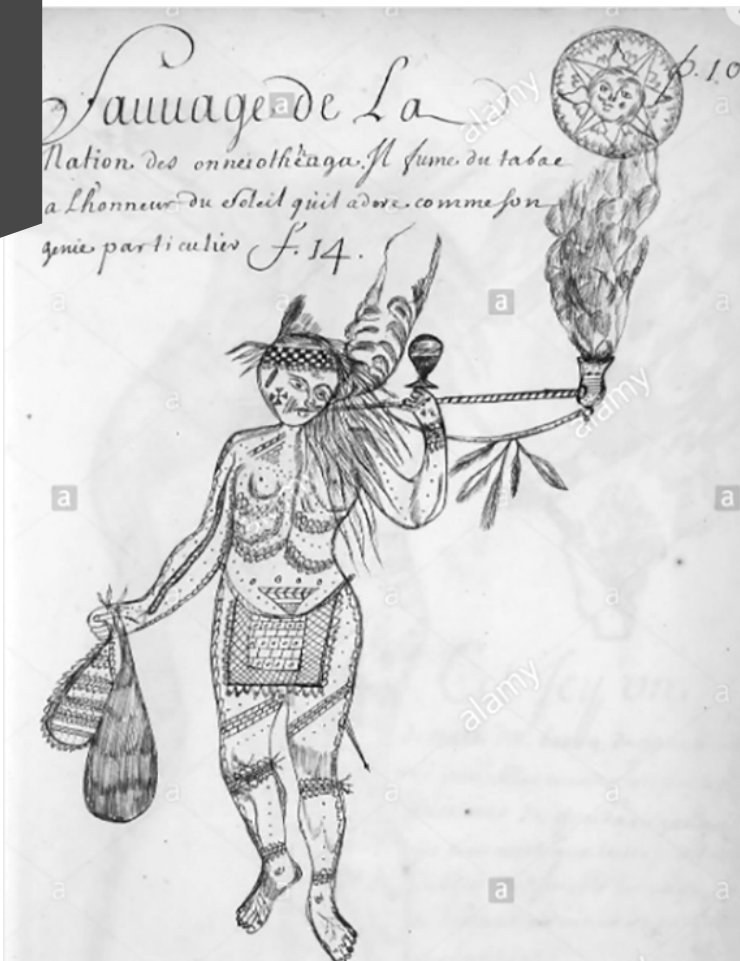
0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lumbroso, S. (2020). Le Codex canadensis : une énigme en images. *Cap-aux-Diamants*, (142), 4–8.



Dessin du *Codex*

Louis Nicolas a représenté des Autochtones dans des scènes de la vie quotidienne. Il a utilisé pour cela ses souvenirs et des gravures disponibles dans les bibliothèques qu'il a fréquentées. Ici, la légende indique qu'il s'agit d'« un sauvage de la nation des onneithéaga. Il fume du tabac à l'honneur du soleil qu'il adore comme son génie particulier ». (Alamy Stock Photo).

L'auteur de ces 180 dessins exceptionnels datant du XVII^e siècle n'avait pas imaginé qu'ils pourraient un jour être séparés du reste de son œuvre. C'est d'ailleurs à cause de cette anomalie que le nom de l'auteur de ce carnet de croquis, transcription de la vision d'un missionnaire français en Amérique, fut occulté. Les représentations sont fascinantes : on passe, d'une page à l'autre, d'un réalisme flagrant illustrant les mœurs des Autochtones, la faune et la flore, à une vision surnaturelle d'un monstre marin. Quand le document refait surface à Paris, plus de 200 ans après sa création, son propriétaire cherche à identifier l'homme dont la plume a tracé ces dessins uniques et ces deux cartes de l'Est américain. Le carnet est alors dans les mains de Maurice Chamonal, un des plus grands libraires anciens de Paris. Après avoir acquis le document sans révéler sa source, il le confie à un historien avec une idée en tête : il veut faire du manuscrit la pièce maîtresse d'une grande

LE CODEX CANADENSIS : UNE ÉNIGME EN IMAGES

par Sylvain Lumbroso

Le *Codex canadensis* est un livre qui n'aurait jamais dû exister.

vente aux enchères. La crise financière de 1929 vient de frapper, et il est opportun pour lui de se séparer des bijoux de sa collection sur les premiers temps de l'Amérique. L'historien qu'il choisit pour authentifier le document est le baron Marc de Villiers, un auteur qui a publié des ouvrages sur la Louisiane française, membre de la Société des américanistes. Une carte dans les premières pages du carnet l'incite à chercher un cartographe qui a connu la Nouvelle-France. Il penche rapidement vers Charles Bécart de Granville et de Fonville, un natif de Québec, qui a signé une vue célèbre du port de cette ville vers 1699.

LA REPRODUCTION DU CHEF-D'ŒUVRE

Bien conscient que le chef-d'œuvre risque de disparaître dans une collection privée, le libraire Maurice Chamonal investit pour le faire reproduire grâce à un procédé photomécanique très



Reproduction du *Codex*
Rodolphe Chamonal est le petit-fils de Maurice Chamonal. Il tient la librairie de son grand-père à Paris dans le quartier Drouot. Il possède encore une reproduction de 1930 du *Codex canadiensis*. On la voit ici ouverte dans sa boutique. (Sylvain Lumbroso).

en vogue à l'époque : l'héliotypie. Les 110 exemplaires sont signés et numérotés et surtout, préfacés par le baron historien Marc de Villiers. Étrangement, il ne se satisfait pas du titre sur la tranche, *Les raretés des Indes*. Dans ce texte, qui marquera à jamais le destin de l'objet, l'auteur propose plutôt de baptiser l'album *Codex canadiensis*. Le mot latin « *codex* » désigne des pages manuscrites reliées sous forme de livre; « *canadiensis* » souligne le fait que ces dessins sont fondamentaux pour l'histoire du territoire. Pour lui, le manuscrit a été remboîté dans cette couverture de maroquin rouge. Le procédé de fabrication de l'ensemble ne lui semble pas cohérent avec la nature de l'ouvrage. Ainsi écrit-il : « Un manuscrit, qui contenait sans doute une explication plus détaillée des planches, se trouvait jadis soigneusement encastré dans un des plats de la belle reliure de cet album, mais le texte semble avoir disparu depuis longtemps... » Au-delà des humains représentés, les plantes, les animaux et les références historiques sont une matière première de grande qualité pour donner une vision plus claire de l'Amérique avant l'établissement des Français.

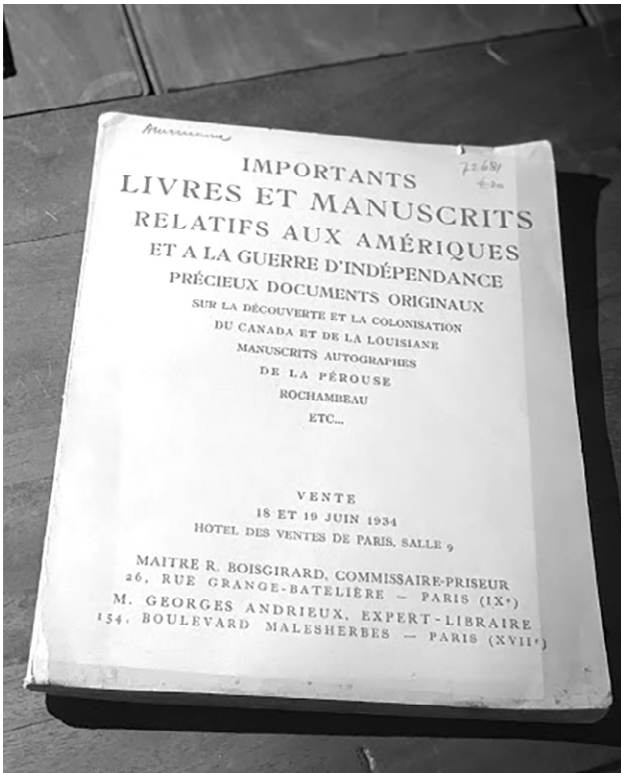
LA VENTE DE 1934

En 1931, le livre reproduit est mis en valeur dans la galerie Mazarine de la Bibliothèque nationale à Paris au cours d'une exposition célébrant les

400 ans de la colonisation française. Le public est frappé par les dessins d'Iroquois très réalistes, où les hommes ont le corps entièrement tatoué. Charles de La Roncière, conservateur de l'institution, signe une interprétation erronée qui laisse penser que ces dessins ont été réalisés au moment de la grande paix de Montréal en 1701. Les journalistes sont dithyrambiques devant ces figures inédites, et cette publicité n'est pas pour déplaire à Maurice Chamonal, car la vente qu'il projetait va avoir lieu, en juin 1934, à l'hôtel Drouot à Paris. L'inventaire présente une foule de documents prestigieux pour les collectionneurs, comme des éditions rares des *Relations des jésuites* et des manuscrits de grande valeur. Deux d'entre eux bénéficient d'illustrations dans le catalogue de la vente : le journal de Jean-Baptiste Minet (voir l'article de Martin Lavallée) et le *Codex*. La transaction n'a pas lieu lors de la vente, mais plutôt en coulisses, car les catalogues annotés par des professionnels présents dans la salle ce jour-là n'ont pas relevé de prix en face de la pièce 328 dénommée *Raretez des Indes*. Charles de La Roncière lui assure une dernière apparition dans son livre *La découverte de la terre*, paru en 1938 aux éditions Larousse. Sous ces dessins reproduits, il mentionne la collection Valtat comme provenance. Cette légende peut faire référence à une section du musée Saint-Loup à Troyes en France, versé notamment dans l'archéologie et l'histoire naturelle. Un célèbre sculpteur de la ville s'appelait en effet Jules Édouard Valtat, et certaines de ses réalisations y sont présentées. Mais cette mystérieuse ligne peut aussi renvoyer au célèbre peintre fauve Louis Valtat, qui connaissait Maurice Chamonal personnellement. Toujours est-il qu'après la Seconde Guerre mondiale, le carnet de dessins se volatilise à nouveau, loin de Paris certainement. Rien d'étonnant, à la lecture de la notice du catalogue de vente de 1934, qui faisait du *Codex* « un des plus précieux documents dont puisse s'enorgueillir une collection française ou étrangère d'Americana ».

LA REDÉCOUVERTE DU MANUSCRIT

Au Québec, Robert Hollier déplore cette disparition en 1963 dans la revue *Vie des arts*. Il signe un article au titre évocateur : « Où se trouve le *Codex canadiensis*? » Ce texte met en valeur le document en qualifiant les dessins de « reportages



Catalogue de vente

Le catalogue de la vente de 1934 est incontournable pour les passionnés de documents rares. Il concentre de nombreuses pièces uniques qui ont été vendues aux enchères à l'hôtel Drouot à Paris. Le *Codex canadensis* est la pièce 328. (Sylvain Lumbroso).

illustrés ». Il souligne notamment que la précision des traits permet de déduire des informations détaillées sur les objets amérindiens au XVII^e siècle, comme la taille des calumets. Le chercheur entre en communication avec la fille de Charles de La Roncière, décédé en 1941, pour identifier le nouveau propriétaire du manuscrit. La descendante du conservateur ne peut apporter de réponse à l'interrogation de Robert Hollier. Elle lui inspire cependant cette question prémonitoire : « Dans quelle collection américaine, dans quelles salles obscures de musée, ou au fond de quelle armoire d'un magnat californien, se cache le monument le plus remarquable de l'ethnologie du Canada d'autrefois ? » Au début des années 1960, un universitaire américain signe parallèlement un article dans la revue *Ethnohistory* pour souligner l'importance des dessins. « Le *Codex canadiensis* est la source la plus importante et aussi la plus négligée pour une ethnographie des Grands Lacs », regrette Bernard G. Hoffman. Dans cet article, l'auteur indique également que le manuscrit original a été enfin retrouvé et qu'il a traversé l'Atlantique. Il se trouve à Tulsa, en Oklahoma, car un riche Américain d'origine creek en a fait l'acquisition dans les dernières années (voir l'article d'Henri

Goulet). Les articles en anglais portant sur le sujet fleurissent aux États-Unis, où les scientifiques utilisent les riches informations contenues dans les légendes entourant les dessins. Toutefois, la barrière linguistique et la diffusion des recherches dans des cercles restreints d'experts laissent le Québec dans l'ignorance de la découverte.

LA DÉCOUVERTE DU VÉRITABLE AUTEUR DU CODEX

Il faut attendre 1974, et la publication à Montréal de deux fac-similés de la version éditée par le libraire Maurice Chamonal pour voir les chercheurs québécois s'approprier le sujet. Et cela tombe bien, car de nouvelles informations sont alors disponibles pour retrouver le véritable auteur du *Codex*. Au XIX^e siècle, en effet, des chercheurs canadiens ont commencé à fouiller les fonds français pour débusquer les documents permettant de retracer l'histoire du jeune pays. L'ancien journaliste Douglas Brymner, premier archiviste du Dominion, s'est lancé dans l'acquisition et la reproduction de ces documents à Paris. C'est lui qui, en 1874, met la main à la Bibliothèque nationale sur une *Grammaire algonquienne* du XVII^e siècle. Cet ouvrage décrit entièrement l'ojibwé, une langue algonquienne à travers sa syntaxe et ses conjugaisons. Une feuille ajoutée a posteriori indique que la rédaction a été assurée par un prêtre missionnaire du nom de Louis Nicolas de 1672 à 1674. Cette précision, certainement ajoutée par un bibliothécaire il y a plusieurs siècles, permet d'interpréter les initiales tracées par l'auteur lui-même sur la feuille suivante : PMLN. Cette série de lettres se retrouve sur une autre découverte réalisée à la Bibliothèque nationale. Il s'agit cette fois de *Histoire naturelle ou la fidelle recherche de tout ce qu'il y a de rare dans les Indes Occidentales*. Les lettres ne sont plus dans le même ordre (MLNP), mais l'écriture est similaire et les sujets des deux documents, directement reliés. Les « Indes occidentales » désignent les colonies françaises d'Amérique et des Caraïbes. Louis Nicolas décrit, dans un manuscrit de 196 pages, les végétaux et les animaux aquatiques et terrestres qu'il a rencontrés au cours des onze années qu'il a passées en Nouvelle-France pour le compte des jésuites, très portés sur la science (voir l'article de Stéphan Martel). Ce catalogue des espèces renvoie tout naturellement au *Codex canadensis*.



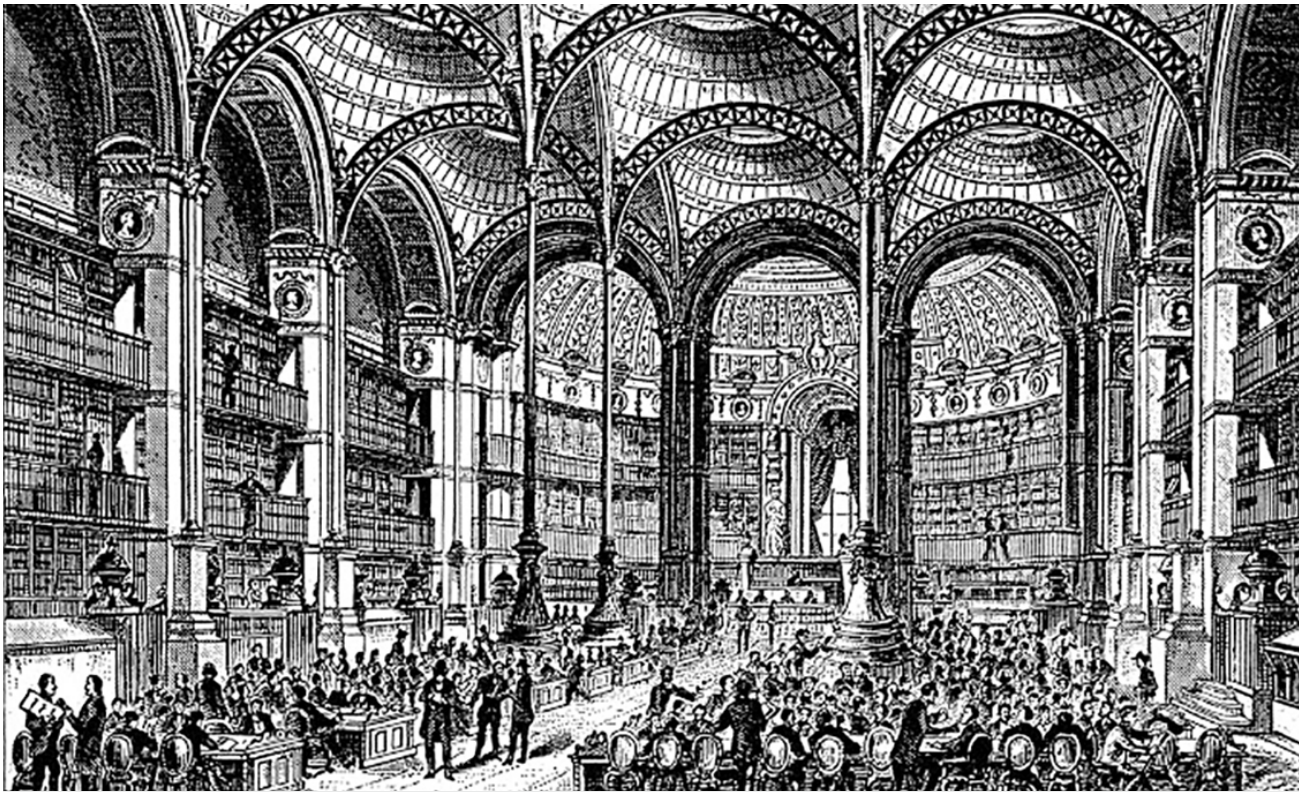
François-Marc Gagnon devant le *Codex*
François-Marc Gagnon a joué un grand rôle dans la diffusion de l'histoire du *Codex* au Québec. Il est ici devant la pièce originale à Tulsa au Gilcrease Museum. (Photo de la famille de François-Marc Gagnon).

C'est la synthèse de tous ces documents qu'Anne-Marie Sioui, du Musée d'art contemporain de Montréal, va réaliser dans un article qu'elle signe dans *Recherches amérindiennes* en 1979. Ce texte, intitulé « Qui est l'auteur du *Codex canadiensis*? », va réveiller l'intérêt du Québec pour le carnet de dessins. L'auteure tisse des liens entre les œuvres de Louis Nicolas et montre à quel point il est désormais opportun de lire plus attentivement les écrits du prêtre missionnaire (voir l'article de Daniel Fortin). Cet article efface définitivement le nom de Charles Bécart de Granville comme auteur possible du carnet. Louis Nicolas retrouve la paternité de son œuvre et devient un véritable sujet d'analyse. Guy Tremblay retrace sa biographie dans le cadre de son mémoire de maîtrise en 1983, et d'autres étudiants se consacrent à ses œuvres, répondant au souhait d'Anne-Marie Sioui : « Plusieurs points restent donc encore obscurs. Cependant, la découverte des deux manuscrits et l'attribution définitive de l'ensemble à Louis Nicolas, [sic] ouvrent de nouvelles perspectives de recherche. »

LE RÊVE DE LOUIS NICOLAS ENFIN RÉALISÉ

François-Marc Gagnon est l'homme qui va incarner cette mission (voir l'article de Laurier Lacroix). Cet historien de l'art chevronné s'est longuement intéressé aux peintres de la Nouvelle-France pour savoir si certains auteurs avaient représenté plus que des cartes ou des sujets religieux. La redécouverte de Louis Nicolas a été l'aboutissement de sa quête. Ainsi, en 2011, François-Marc Gagnon a réuni *l'Histoire naturelle* et le *Codex* dans un ouvrage qui reproduit les dessins et retranscrit le texte original. Au passage, l'erreur de déclinaison latine du baron Marc de Villiers a été corrigée, et le livre se nomme *Codex canadensis*. La publication (uniquement en anglais) de cet épais volume en couleurs de plus de 500 pages a été financée notamment par le Gilcrease Museum de Tulsa, qui conserve le cahier de dessins.

Le désir de Louis Nicolas de voir son œuvre imprimée est enfin satisfait... plus de 300 ans après qu'il l'a exprimé. Le père jésuite a en effet cherché de son vivant à faire éditer ses manuscrits. Les traces de correction y sont manifestes. Les premières pages de la *Grammaire algonquine* contiennent ainsi des ratures et de nouvelles phrases dans les marges. Mais toutes ses œuvres semblent être restées inédites. Les jésuites ont pourtant publié de nombreux livres sur le Canada. L'ouvrage *Historiae canadensis, seu Novae Franciae libri decem* du père François Du Creux ou les œuvres de Pierre-François-Xavier de Charlevoix sont parmi les plus célèbres. Louis Nicolas a été écarté pour des raisons que sa biographie pourra éclairer (voir l'article de Germaine Warkentin). N'ayant pu faire diffuser ses livres, le prêtre a laissé ses papiers cheminer à travers des bibliothèques de particuliers à sa mort. Ainsi, quand l'avocat du Parlement Christophe-Jean-François Beau Cousin meurt en 1799, l'inventaire de sa bibliothèque comprend la *Grammaire algonquine*. *L'Histoire naturelle*, de son côté, recèle en dernière page l'ex-libris de Pierre Maridat, érudit mort en 1689. Ces deux œuvres ont effectué un trajet classique pour la France, en finissant dans les rayonnages des bibliothèques royales, puis nationales. Le *Codex*, de son côté, a effectué un trajet inverse. Sa reliure de maroquin rouge laisse apparaître les armes de Louis XIV. Louis Nicolas, selon son propre témoignage, a rencontré le roi à Saint-Germain. Il lui aurait remis des écureuils pour son animalerie et il aurait



La Bibliothèque nationale de France

La Bibliothèque nationale de France est une des plus importantes bibliothèques du monde. Cette gravure représente la salle de lecture au XIX^e siècle. Cet établissement possède trois ouvrages de Louis Nicolas. Le *Codex canadensis* lui a échappé. (iStock – nicoolay).

conversé avec lui à propos de la Nouvelle-France. Les premiers dessins du carnet rendent d'ailleurs hommage au roi à travers ses victoires militaires. Le carnet a donc très bien pu être entreposé dans la bibliothèque du monarque pour être un jour relié. En 1721, une lettre du régent Philippe d'Orléans, successeur de Louis XIV, invite le bibliothécaire en chef (l'abbé Jean-Paul Bignon) à remettre à un relieur des peaux de maroquin rouge frappées des armes du roi, comme celle du *Codex*. Il veut protéger les nombreux manuscrits qui s'entassent sur les étagères. Le *Codex* allait peut-être entamer son grand voyage...

Un traité supplémentaire

La Bibliothèque nationale possède un autre manuscrit de Louis Nicolas : le *Traité des animaux à quatre pieds terrestres et amphibies*. Cet ouvrage, qui comporte des passages entiers communs avec *l'Histoire naturelle*, n'a jamais été retranscrit. Il cache un détail très important pour poursuivre l'étude de l'œuvre du prêtre. Un « poisson armé » est en effet dessiné dans les dernières pages du manuscrit, dans la marge. On reconnaît le style de Louis Nicolas dans cette représentation d'un poisson pris sur

le vif, avalant un oiseau. En dehors du *Codex*, c'est le seul croquis de l'ancien jésuite. Sa datation précise pourrait indiquer une première tentative du prêtre d'étayer ses propos par des dessins...

Sylvain Lumbroso est journaliste, spécialisé dans l'histoire des sciences.

Pour en savoir plus :

François-Marc Gagnon, Nancy Senior et Réal Ouellet. *The Codex Canadensis and the Writings of Louis Nicolas*. Tulsa, Oklahoma, Gilcrease Museum, et Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2011, 676 p.

François-Marc Gagnon. *Premiers peintres de la Nouvelle-France*. Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1976, tome II, p. 57-91.

Guy Tremblay. *Louis Nicolas : Sa vie et son œuvre. Les divers modes de transport des Indiens américains*, mémoire de maîtrise (histoire de l'art), Université de Montréal, 1983, 127 p.